

**Jean-Michel GUYOT**

**Au-delà du sens commun**

*Quoi de plus commun qu'être, que l'être ? Nous sommes. Ce que nous partageons, c'est l'être, ou l'existence. La non-existence, nous ne sommes pas là pour la partager, elle n'est pas à partager. Mais l'être n'est pas une chose que nous posséderions en commun. L'être n'est en rien différent de l'existence à chaque fois singulière. On dira donc que l'être n'est pas en commun au sens d'une propriété commune, mais qu'il est en commun. L'être est en commun. Quoi de plus simple à constater ? Et pourtant, quoi de plus ignoré, jusqu'ici, par l'ontologie ?*

***Jean-Luc Nancy, De l'être en commun.***

Il nous faut trouver un terrain d'entente qui échappe au sens commun.

La fulgurance des analyses chemine longuement avant de parvenir jusqu'à nous, étoiles lointaines : ton regard me regarde te regarder, et dans ce mouvement de mutuelle attirance nous nous cherchons.

Cette recherche définit un espace-temps dans lequel je tente constamment de devancer le récit que tu fais de ton passé encore à venir pour moi, afin de mieux lire dans un avenir qu'un jour, proche ou lointain, nous partagerons peut-être, et ce faisant, comme de biais, me voilà amené à mieux comprendre le rapport que j'entretiens avec mon propre passé, rapport mouvant, changeant, bouleversé, bouleversant, et déjà de l'ordre du passé dans le présent que tu me fais du récit de ton propre passé.

Il me faudra bien à mon tour dévoiler le mien, ce que je fais à vrai dire immédiatement dans les relances que tu m'inspires, les remarques que je te fais, les digressions que je m'autorise en m'appuyant sur l'autorité de ta propre parole.

Tu bouleverses alors le bel ordonnancement de mes souvenirs qui se pressent en foule sur mes lèvres qui brûlent de t'embrasser.

D'espoir en attente comblée, d'attente comblée en éclairs de bonheur ressentis, à chaque fois que notre rapport à notre histoire singulière semble converger, se tisse un réseau de connivences qui agrippe notre parole et nous arrime l'un à l'autre.

Ton histoire aura changé le regard que je portais sur la mienne.

Je ne peux mieux dire.

Je t'écoute parler, je t'écoute me raconter ta vie. J'établis des liens entre les événements que tu décides, en concertation immédiate avec toi-même, de me relater, j'anticipe sur ce que tu vas me dire : j'établis aussi des comparaisons avec ce que moi-même j'ai vécu, avec le sens que je suis amené à donner, maintenant que je te connais, à des événements vécus par moi et que je te raconte à mon tour.

Nous voilà pris dans la trame d'une histoire double qui s'ignorait jusqu'alors. On ne voit plus le temps passer, mais il faut tout de même se séparer.

Recommence alors pour un temps l'aride présence du quotidien qui nous voit être ce que nous sommes pour nous-mêmes en l'absence de l'un pour l'autre et de l'un par l'autre. Ce temps occupé à vaquer n'est pas nul, mais il ne répond pas à nos attentes profondes.

C'est la réciprocité de ce mouvement de regards parlants qui engendre la fixité temporaire du temps, temps de parole qui ne suspend pas le temps, mais le rend élastique, versatile, primesautier, heureux, en un mot, dans la ductilité d'une parole libérée.

C'est lui qui nous rend contemporains pour quelques heures, quelques jours volés au temps oppressant de nos vies présentement engluées dans les causes et les impasses de nos histoires respectives, histoires qui nous ont fait nous rencontrer, avec maintenant l'espoir chevillé aux mots d'en sortir une bonne fois par le haut.

Une complicité se dessine, une connivence même, pour une large part fallacieuse : j'aime ce que tu décides de me raconter, et insensiblement j'en viens à t'aimer toi qui me racontes ta vie.

Aimer ta vie, aimer ta façon de la raconter, c'est tout un, et c'est ce qui, faisant la différence, me décide, mot après mot, à t'aimer pour de bon, c'est-à-dire à l'avenir, car j'anticipe déjà sur une histoire que j'espère commune et mutuelle, mais qui n'est pas encore écrite, je devance pour une large part tes propos que je devine : bien vite, en effet, je vois où tu veux en venir, et j'abonde à plaisir dans ton sens, me figurant que je te comprends, peut-être même mieux que toi-même.

J'aime l'écho que tes paroles produisent en moi, car j'y vois une convergence de vue et de sensibilité, un appel, aussi, à vivre ensemble de nouvelles aventures. Je n'ai alors qu'un désir : que tu ressenties la même attirance pour l'histoire de ma vie qui m'a amené à être face à toi.

Regards croisés qui, par bonheur, se rencontrent pour mieux diverger.

Se perdre dans la nuit d'autrui ne vaut que si cette plongée dans l'obscur désir d'y voir clair en toi aboutit à ce mouvement de pleine lumière, à ce bain de soleil, à cette jouvence de la chair et à cette jeunesse inaltérée de la sensibilité qui récapitulent, de scansion en scansion, les possibles avortés, les chemins délaissés, les impasses inassouvies, tout ce qui rend possible un avenir encore inédit.

Ainsi, tu es *ma* chance, que je te tends pour qu'elle devienne *ta* chance. Cette dernière pérégrine vers cet autre elle-même qui appelle un autre jeu que celui, défaillant, de la réciprocité : tu m'étonneras toujours, jamais je ne reconnaitrai en toi la pleine image saturée d'énigmes que je me suis plus à construire de toi au contact de ta peau et de tes mots, et c'est bien ainsi.

Nous échappons au sens commun au moment même où nous cherchons ce terrain d'entente qui nous fait défaut dans le défi qu'il nous lance de le découvrir comme au-devant de ce « nous » qui ne nous abrite pas, ne nous abritera jamais, à dire vrai, sauf à dégénérer en consensus mou, en plates habitudes, en redondances et en échos : narguer Narcisse en soi, s'aimer un peu pour la tendre, cette *aimance*, à qui est aimable, et de cette amabilité faire une chance d'être aimé à son tour dans l'absence de sens commun, voilà l'enjeu d'un mouvement qui ne dépasse pas notre mesure, mais en définit tranquillement l'absence de bords, signalant ainsi la mouvance heureuse, souriante et taquine d'un espace qui en a fini depuis belle lurette avec ce leurre majeur qu'est l'absolu que nous ignorons délibérément dans l'ouverture que nous décidons d'être l'un pour l'autre.

Il se cherche, cet absolu, dans le contexte de la parole anonyme et bruissante, dans le fatras culturel et médiatique, dans le bruit de fond incessant du murmure sociétal. Il se cherche, ne peut faire que cela, et, heureusement, échouer à se clore sur lui-même, car de l'absolu, rigoureusement, nous ne pouvons rien dire que cela : il n'existe que sur le mode de l'absence.

Ce n'est qu'un mot de plus, le plus superflu, le plus pervers qui soit : il dit un désir impossible à satisfaire au moment-même où il mobilise tous les efforts conscients d'une personne ou d'une société qui se veulent repliées sur elles-mêmes, et qui, dans cette tentative de repli, ne peuvent que s'en prendre à l'altérité qui les jouxte, réduisant ainsi à néant la tentative - mais non la tentation - d'être à soi seul la présence toute entière à l'exclusion de toute autre.

Toujours en retard sur l'événement qu'il est censé annoncer, l'absolu n'est pas l'énigme du vivant, mais bel et bien celle de cet existant qui se nomme homme.

L'humble demeure terrestre, le séjour sur cette terre ouverte à toutes les convergences, à toutes les divergences, le séjour dans l'Ouvert, dans le souci de la demeure partagé par tous : voilà ce que l'absolu tente en vain d'absolutiser.

C'est bel et bien le désir d'un monde clos sur lui-même, c'est-à-dire pouvant se déclarer le seul et l'unique sans aucunement se référer à quelque altérité que ce soit, divine ou humaine, qui configure la folie meurtrière des hommes fanatisés. Déclaration à vrai dire impossible, une vraie démente.

Le malheur de l'être épris d'absolu tient en une phrase à tous égards malheureuse : le besoin d'expansion, le besoin de défense et le besoin de restauration - récupérer les lieux saints, les défendre ou bien encore convertir les infidèles ou les mécréants - contredit dans les faits la clôture sur soi de qui se veut, à titre personnel ou collectif, seul détenteur d'une vérité absolue.

Vérité qui ne transige pas avec l'adversaire, vérité autophage et autarcique, pure impossibilité logique.

De cette mort que nous ne partageons avec personne dérive le sens commun communément admis : l'impossibilité de partager cette possibilité qu'est la mort pour chacun est niée, dès lors qu'il y a tentative, organisée ou non, de passer outre l'impossibilité de mourir à la place de quelqu'un : la mort joyeuse, le martyr tant décrié par les Pères de l'église effrayés par cette vague autodestructrice, cette monomanie de la sainteté par la mort atroce appelée, désirée, voilà qui ne fait que reconduire au non-partage, à l'impossibilité foncière de l'échange légal :

pas de substitution mortelle possible, mais l'exposition à la mort de l'autre et à sa propre mort.

Je ne suis l'origine que de ma propre mort.

A défaut d'être en mesure de mourir à la place d'autrui qui se meurt, je puis donner la mort indéfiniment à toute personne qui refuse de se plier au partage de mes énigmes, de mes soucis et de ma foi.

Je m'y refuse fermement.

L'absolu, se faisant, recule à mesure que je n'avance pas dans la tâche immense de faire le vide autour de moi.

J'écris pour ainsi le dire.

En d'autres termes, c'est ton absence, et, en ta présence-même, l'incapacité dans laquelle je me trouve de te parler avec toute la profondeur requise qui me poussent à t'écrire.

Ecrire, ainsi, n'aurait de sens qu'en écrivant pour toi ? Oui et non, car aussitôt que j'écris, me voilà pris dans la recherche d'une profondeur adéquate qui requiert toute ma vigilance : question de tact, en somme : je ne puis respecter mon projet initial - te parler du fond de l'entière vérité - que si je respecte le travail d'écriture qui, je l'espère, m'achemine jour après jour vers toi.

Ce pacte, j'espère ne jamais le rompre. Si d'aventure mon écriture divaguait, aussitôt je cesserais d'écrire, tant il est vrai que ce que j'écris se découvre à moi-même dans l'instant initial où mots et pensée ne font qu'un, ce qui revient à dire qu'une pensée toute formée qui sortirait armée et casquée du crâne de Zeus m'est impossible : je n'écris que pour découvrir ce que j'ai à dire.

Je ne lâche pas la proie pour l'ombre de l'écriture, mais, écrivant, la proie n'en est plus une. Toute prédation devient indécente et s'efface dans le projet vivifiant de trouver les mots justes pour te rendre justice.

L'écriture, alors, ne se met pas au service d'un projet : c'est l'ethos même que l'écriture induit de par sa pratique assidue qui passe dans les écrits qui passent de moi à toi et de toi à moi.

A la fin, partir sur tes traces donne cela : ta figure retrouvée colle à mes mots plutôt que mes mots ne collent à ta figure. L'espèce d'aura induite par la distance instaurée par l'écriture, ne t'accable pas, elle n'éclaire que le désir de n'en jamais finir avec le dialogue avec toi.

On ne se hâte pas d'aller aux conclusions quand on aime, on diffère la fin, sans espérer exactement la retarder, on va jusqu'au bout d'une expérience de la communauté d'écriture.

La direction que je prends est double : écrivant, je me dirige vers toi sans m'approcher outre mesure, puisque tu n'es pas là, et, ce faisant, je suis amené en chemin à arpenter l'écart qui me sépare de toi au moment-même où je tente pas à pas de l'abolir.

Ecart peut-être grandissant, car, dans cet isolement qui est mien comme dans cet éloignement qui est de ton fait, l'impression demeure en moi que le fossé se creuse, que la distance grandit sans cesse.

Je ne puis alors, écrivant, que tenter d'inverser les termes : il s'agit d'écrire pour t'imputer l'isolement que je ressens comme mien et prendre sur moi l'éloignement que je sais être ton fait.

M'éloigner pour accompagner ton éloignement et ressentir vivement l'isolement dans lequel tu te débats, voilà qui donne du fil à retordre à l'écriture empathique qui est la mienne.

Le danger de l'autonomie de l'écrit, c'est qu'il fasse joli.

Enjoliver, idéaliser, peindre sous des traits trompeurs, pour ne pas voir l'éloignement, pour garder espoir, pour faire bonne figure aussi dans les buissons ardents de mon isolement, tel est le danger majeur qui guette toute personne - moi comme les autres - qui fantasme en écrivant, développe une image idéalisée, gravement éloignée de la réalité de l'impossible modèle qu'elle s'est donné.

Il ne s'agit pas, en effet, de reproduire fidèlement une image, si belle soit-elle. La reproduction à l'identique et à l'infini, voilà l'impasse de qui passe à côté de l'altérité sans la saluer comme il se doit. Jamais une photographie, si fidèle soit-elle, n'épuisera qui tu es.

L'intention de communication, le désir de m'adresser à toi ne garantissent en rien la véracité de mes propos que mon style, c'est-à-dire ma pensée aux prises avec l'acte d'écrire, tend à emporter vers des rivages inconnus de toi, mais aussi de moi.

A regarder longuement le miroir des mots, au bord de ce fleuve qui coule pour tout emporter - figures et situations, désirs et volitions, émotions et expériences - je me surprends à oublier qui je suis dans la banalité des jours. Je me grandis à mes propres yeux ; je m'accorde une importance peut-être démesurée, en tous cas proportionnelle à l'indifférence dont je fais l'objet dans ma vie quotidienne.

Si la pensée sert à quelque chose, c'est bien à ça : grandir qui réfléchit pour l'exhausser, mais aussi peut-être pour exaucer son désir de présence pleine et entière. La pensée en train de s'écrire, celle dont seul l'auteur est le témoin, avant toute publication, toute mise en ligne, toute communication de ses écrits, fait vivre l'expérience inverse : avant toute gloire ou bonne renommée que nous valent des écrits jugés importants, nous faisons l'expérience du dénuement conceptuel, de la dérélition dans le dédale des signes qui nous laissent seuls juges.

Le « nous » est d'importance dans cette affaire : aucune connivence là-dedans, pas de complot ni d'entente occulte, mais une expérience commune à tous ceux qui écrivent pour rejoindre autrui sur les traces d'une histoire à vivre en commun.

A minima, le lecteur est convié à vivre l'histoire que je m'emploie à lui raconter : une histoire commune se dessine déjà dans cette stricte perspective.

Dans toute écriture dont le désir gonfle les voiles souffle le vent puissant du large qui ignore tout de nous, n'existe qu'à titre de vent sans conscience.

C'est cette absence de conscience, cette force motrice qu'il faut tenter de faire sien pour espérer rallier cette *terra incognita* qu'est autrui.

La fiction met donc en branle un jeu de forces ni exactement contraires ni strictement complémentaires, mais inconscientes d'appartenir au même monde en marche : c'est l'auteur, et lui seul d'abord, qui rassemble ces forces, les contraint à concourir au même but, puis le lecteur qui accompagne la renaissance du texte : tous deux mettent en jeu cette communauté d'être dans le langage qu'est toute littérature, à travers la levée de signes d'abord anarchiques puis disciplinés tant bien que mal pour produire de l'histoire en marche dans les mots.

Nous sommes là dans l'ambiguïté même du mot histoire qui désigne la matière et la matérialité des faits ainsi que leur relation, mais aussi la capacité propre à tout auteur de faire époque, fût-il, de son vivant, ignoré du grand nombre. Un monde sépare un auteur adulé de son vivant, tel Victor Hugo ou Goethe et un auteur inconnu de ses contemporains, mais devenu longtemps après sa mort un auteur important et influent, tels Rimbaud, Lautréamont, Hölderlin ou bien encore Kafka.

Tous, à terme, exercent une action sur le destin des Lettres, mais aussi sur les événements historiques : les prises de position courageuses de Victor Hugo sont certes plus spectaculaires - au même titre que ses obsèques nationales - que l'influence d'un Rimbaud ou d'un Hölderlin dont les destins tragiques ont fait basculer tant et tant de vies dans l'affrontement avec la poésie et l'ontologie. On imagine mal Bataille sans Nietzsche, mais aussi sans Blanchot qu'on imagine également mal sans la compagnie élective d'Emmanuel Levinas, lui-même impensable sans Husserl et Heidegger, etcetera...

Les forces en présence s'appellent situation et expérience vécue, contexte historique et culturel, actualité et histoire longue, intertextualité et singularité.

Toutes requièrent, pour s'exposer, une approche interdisciplinaire qui concourt à l'élaboration patiente, et inachevable rigoureusement, d'une histoire au long cours du fait littéraire dans toutes ses dimensions critiques, éditoriales, sociales et esthétiques.

La littérature, elle, court-circuite cette histoire savante en l'écri-vivant. C'est sa folie sur laquelle s'appuie la pieuse sagesse historisante.

Trouver un terrain d'entente qui échappe au sens commun passe par écrire pour l'ami qui n'en demandait pas tant, mais auquel, par l'écriture, on fait, jour après jour, don de soi augmenté de lui.

Libre à lui, libre à elle de rectifier nos allégations, de s'inscrire en faux dans ce tissu d'affirmations audacieuses mais jamais péremptoires que nous lui tendons, pur reflet du désir que nous avons qu'il désire notre désir, pour qu'il puisse à son tour affirmer, fût-ce sans détour, le désir qu'il a que nous désirions son désir.

S'affiche alors une communauté - communauté d'écriture, communauté de pensée - par laquelle se renouvelle sans cesse cette pensée agissante que *l'être n'est en rien différent de l'existence à chaque fois singulière*.

**Jean-Michel Guyot**

**4 mai 2011**